HAL
open science

Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ?

Stéphanie Dord-Crouslé

To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ? : Un voyage hors des " conditions du touriste ordinaire ". 30th Annual Interdisciplinary Conference in the Humanities : " TRAVEL ", University of West Georgia, Yvonne Fuentes, Oct 2015, Carrollton, GA, États-Unis. halshs-01220024

HAL Id: halshs-01220024

https://shs.hal.science/halshs-01220024

Submitted on 30 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte de la communication orale prononcée par Stéphanie Dord-Crouslé à Carrollton, GA, États-Unis :
University of West Georgia, 30th Annual Interdisciplinary Conference in the Humanities : « TRAVEL », 8-10 octobre 2015

Flaubert en Orient : l'anti-voyageur ?

Un voyage hors des « conditions du touriste ordinaire »

(Diaporama également déposé sur HAL-SHS)

Dans son ouvrage intitulé *L'idiot du voyage*, le sociologue Jean-Didier Urbain situe au milieu du XIXe siècle le moment précis où le terme « touriste », apparu alors depuis peu, se voit soudainement doté d'une connotation péjorative qui ne le quittera plus. Pour dater ce tournant, il s'appuie sur l'exemple de Flaubert qui, en décembre 1850, après avoir expliqué à son ami Bouilhet qu'il visitera la semaine suivante différents sites grecs, exprime aussitôt des regrets : faute de temps et d'argent, « Ce ne sera guère qu'un *voyage de touriste*[1] ».

Effectivement, pendant son voyage en Orient, Flaubert n'a de cesse de se distinguer du touriste, ce personnage envahissant qu'il rencontre bien trop souvent à son goût et qui l'insupporte profondément. Pourtant, si sa pratique et sa philosophie du voyage l'éloignent bien de celles du touriste, – dans les faits, certaines attitudes l'en rapprochent parfois, peut-être parce que Flaubert – au fond – n'est ni un touriste ni seulement un voyageur : c'est d'abord un écrivain en devenir dont le périple oriental sera fondateur pour le renouvellement de sa pratique scripturale.

On rencontre peu de touristes dans les œuvres publiées par Flaubert. On en trouve cependant un, visitant l'Orient, dans le scénario de la féerie *Les Trois Frères*. Présenté comme « léger et sot », le touriste y apparaît avec les attributs topiques (« lorgnette dans un étui, drogman ») et les pensées (« rêve de s'introduire dans un harem ») propres à son type. C'est bien ce personnage que Flaubert a lui-même côtoyé – aussi bien à l'hôtel Battista de Beyrouth où il évoque « M. César Casatti », « touriste propre et bien tenu[2] », que dans les musées de Naples :

---

[1] Lettre à Louis Bouilhet, 19 décembre 1850, I, 725.

[2] Ce personnage est décrit en ces termes : « perruque brunâtre tenue par des lunettes, moustaches et pointe, habit, canne, un chapeau gris » (VO, 814).

> Que le voyageur est un être sot ! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en a pas un que cela amuse, certainement. Ils y viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour des galeries au petit trot, après quoi on referme le catalogue et tout est dit[1].

Flaubert s'oppose en tous points à ce « sot » individu qui applique à la lettre les préceptes du *Dictionnaire des idées reçues* selon lequel un voyage « doit être fait rapidement ». Il fustige son attitude grégaire et la hâte coupable dont il fait montre. Au contraire, avec Du Camp, Flaubert s'attache en Égypte à prendre son temps : « On met ordinairement 3 mois à voir ce pays, nous en aurons mis huit[2]. » C'est en la mesurant à cette aune qu'on peut comprendre en quoi la traversée de la Grèce ne constitue pour les deux amis « qu'un *voyage de touriste*[3] » : ils n'y passent que 7 semaines[4], parcourant, à grandes enjambées et sous la neige, seulement ses sites les plus célèbres…

Mais encore faut-il s'entendre sur ce qu'est un « voyage ». Car le touriste menace de sa présence toujours plus envahissante les espaces autrefois parcourus par le seul voyageur ; il en réduit jour après jour la superficie et il les fait progressivement passer sous un régime différent où l'organisation, la standardisation et le profit prennent rapidement le pas sur l'imprévu, la découverte[5] et la gratuité.

La présence du voyageur ne doit pas dénaturer le site visité. L'idéal qu'il poursuit est d'admirer les lieux tels qu'ils sont hors de toute présence allogène, d'où le choix fait par Flaubert et Du Camp d'adopter le vêtement du pays et dans une certaine mesure d'épouser les coutumes locales. Au Caire, le romancier se décrit :

> « revêt[u] d'une grande chemise de nubien, en coton blanc […]. Nous avons des boules assez orientales, Max[ime] surtout est colossal, quand il fume le narguileh en roulant son chapelet[6] ».

Loin de se vêtir en voyageurs, et donc en touristes, les deux amis prennent volontairement le costume des autochtones pour se fondre dans la foule et, pourrait-on dire anachroniquement, minimiser leur impact sur l'environnement. C'est ainsi qu'ils

---

[1] Lettre à sa mère, 9-III-[1851], *Corr*. I, 760.

[2] *Ibid.*

[3] Déjà cité. [Lettre à Louis Bouilhet, 19 décembre 1850, *Corr*. I, 725]

[4] « C'est comme pour la Grèce ; je hausse les épaules de pitié en songeant que j'y vais rester quelques semaines et non quelques mois » (I, 726).

[5] Et puis, c'est qu'on se déboutonne si vite, on vous fait des confidences si étranges. – Un homme voyage depuis un an et ne trouve personne à qui parler ; il vous rencontre un soir dans un hôtel ou sous une tente ; on parle d'abord politique, puis on cause de Paris, puis le bouchon sort tout doucement, le vin s'épanche, et en deux heures voilà qu'on vide le reste, jusqu'au fond, ou à peu près. Le lendemain on se sépare, et l'on ne reverra jamais son ami intime de la veille au soir ; il y a même à cela souvent des mélancolies singulières. [712] (à sa mère, le 24-XI-1850, p. 712)

[6] Lettre à Louis Bouilhet, 1er décembre 1849.

essayent de préserver l'authenticité des lieux traversés et c'est aussi pourquoi la rencontre avec le touriste est source chez eux d'autant d'irritation. Comme le souligne Urbain, « Le voyageur est alors du côté de l'indigène, inscrit dans un *contre-exotisme* qui l'accomplit totalement comme non-touriste, le touriste n'étant plus derrière lui, marchant sur ses traces, *mais en face de lui, comme un étranger*[1]. » La « lady en chapeau[2] » sortant brusquement de sous une tente, aux Cèdres (dans la montagne libanaise), serait peut-être l'un des plus éloquents symboles de ce complet sentiment d'étrangeté que Flaubert ressent, à l'instar des gens du cru, à la vue d'un touriste.

En revanche, une fois arrivé à Naples, Flaubert « redev[ient] » un « bourgeois » : il n'a plus alors « ni tarbouch, ni barbe[3] »– nul besoin de se fondre dans un décor où tout est déjà inauthentique ! L'abaissement en régime touristique fait en effet subir aux lieux une irréparable altération : à Rome, « Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du Forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux[4] ».

Le lieu du « vrai voyage », c'est-à-dire le lieu encore protégé des atteintes délétères liées à la présence du touriste, est donc à géométrie variable : de Rhodes, Flaubert déclarait à sa mère que son voyage serait « fini » dès qu'il serait arrivé à Constantinople : « en Grèce on est en Europe – et puis c'est si près de l'Italie[5] ! » Pourtant, une fois (difficilement) traversée, la Grèce est réintégrée dans l'espace du voyage légitime dont Patras devient alors le nouveau « terme » : « Dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi. Là, nous rentrons dans les conditions du touriste ordinaire. C'est fini quant au vrai voyage[6] ». Les bornes du voyage sont donc essentiellement mouvantes, sujettes à des reculs impromptus et à de soudaines avancées, qui sont souvent fonction des progrès de la pénétration du touriste et du cortège d'évolutions que celle-ci induit.

Cependant, si Flaubert n'a de cesse de se distinguer de cette figure honnie que constitue le touriste et s'il lui fait jouer le rôle d'un véritable repoussoir pour son comportement et ses pratiques, il n'en épouse pas moins certains de ses usages voire en reproduit certains des travers. De manière assez anecdotique mais révélatrice, le romancier se rend compte qu'il ne peut parfois faire autrement que d'adopter les postures qui caractérisent son adversaire. Ainsi à Rhodes : « Il tombe de la pluie ; nous sommes sur des mulets, ce qui nous donne un chic de touristes anglais voyageant en Suisse[7] ». La mise

---

[1] Urbain, p. 76.
[2] VO, p. 808.
[3] Lettre à Camille Rogier, 11 mars 185[1].
[4] Lettre à Louis Bouilhet, 4 mai [1851].
[5] *Corr*. I, 692.
[6] *Corr*. I, 743.
[7] VO, p. 821.

à distance est d'abord humoristique ; elle souligne la dimension grotesque que prend cette excursion en raison du mode de locomotion choisi et des très mauvaises conditions atmosphériques dans lesquelles elle s'effectue. Mais il n'en reste pas moins que dans le miroir idéal que Flaubert tend alors à son petit comité, ce sont des touristes – qui plus est anglais ! – qui se reflètent.

En effet, si le romancier s'attache à fuir les « lieux communs » rhétoriques, il n'en est pas moins obligé – sauf à se priver volontairement des plus beaux morceaux – de visiter les « lieux communs » touristiques, c'est-à-dire les sites les plus réputés et les musées les mieux pourvus. Chez Flaubert, la prescription touristique « À voir » ne s'inverse pas automatiquement en proscription. C'est ainsi que les deux amis se retrouvent, nez-à-nez et « à quatre pattes[1] », avec des Anglais dans un étroit couloir de la Grande Pyramide. Bien qu'il s'en défende, Flaubert n'a souvent pas d'autre choix que de mettre ses pas dans ceux de ces individus qu'il méprise : à Naples, « comme un touriste, [il est] monté au haut du Vésuve, ce qui [l]'a même éreinté[2]. »

Comme un touriste, Flaubert est aussi soumis à la tyrannie qu'exerce sur lui le constant souci du budget : en raison de l'état inquiétant de ses finances, il doit bâcler la Grèce, on l'a vu, mais, préalablement, il avait déjà dû renoncer à la Perse[3]. À ce propos, il cite Montaigne : « Les voyages ne me blessent que sur un point, la dépense, qui est fort grande, ayant accoutumé, etc[4]. » Car c'est bien aussi l'habitude qu'a Flaubert de ne pas renoncer au confort, qui contribue à vider ses caisses. Les ressources financières importent dans la mesure où elles rendent possible – ou interdisent – le voyage, et aussi en tant qu'elles le rendent effectuable dans de bonnes conditions : « L'argent est bon, mais l'*aise* meilleure. Et l'*aise*, en voyage, c'est tout. C'est la santé et la vie bien souvent[5]. » Ce besoin de confort[6] est un autre élément qui peut encore rapprocher Flaubert de ces touristes toujours plus nombreux qui, pour un montant donné, dans des conditions de sécurité et de commodité optimales, vont visiter tout ce qu'il faut voir dans les pays qu'ils traversent.

---

[1] VO, p. 628.

[2] Lettre à Louis Bouilhet, 9-IV-1851 ; I, 773.

[3] C'est du moins l'explication qu'il donne à Bouilhet : « Je regrette de ne pas aller en Perse (l'argent ! l'argent !) » (lettre du 14-XI-1850, p. 709). Il insistera sur ce point lorsque son ami Feydeau se rendra à son tour en Orient : « […] permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. […] ménage ton argent » (lettre du 4-VII-1860, III p. 96).

[4] Lettre à Bouilhet, 27 juin [1850], I, p. 646.

[5] Lettre à sa mère, 15-XII-1850 ; I, 724.

[6] Pensons à la longue liste des objets que Du Camp et Flaubert emmènent avec eux pour leur voyage (cf. annexes VO).

Alors Flaubert ne serait-il qu'un touriste comme les autres ? Quand il met en avant sa « vieille expérience de voyageur[1] », ne faut-il y voir qu'une mystification ? Et d'ailleurs, Flaubert est-il seulement un voyageur ? Son ami Du Camp pense le contraire. En décembre 1850, il écrit de Constantinople à Jules Duplan :

> […] s'il avait été seul, [Gustave] se serait arrêté à Alexandrie ; il est anti-voyageur, il n'a ni l'énergie, ni la volonté nécessaire pour cela, il est embarrassé de tout et voit des montagnes où il y a des grains de sable. Tant qu'il a cru qu'il ne pourrait m'accompagner, il a été désespéré et s'est cru voyageur ; du jour où il lui a été donné de me suivre, son ardeur est tombée, et il n'a fait ce voyage que par point d'honneur et pour n'avoir pas l'air de reculer vis-à-vis de ses amis et de lui-même[2].

Flaubert est-il donc un anti-touriste ou un touriste ? un voyageur ou un anti-voyageur ? Les limites se brouillent. L'opposition frontale de ces deux termes n'est peut-être pas la meilleure façon de rendre compte de la manière dont Flaubert parcourt l'Orient. Il faut quitter une approche normative ou axiologique pour accepter que coexistent diverses « perspectives sur le monde[3] », qui correspondent chacune à différents regards portés sur ce monde. Or celui de Flaubert en Orient n'est essentiellement ni celui d'un voyageur qui ferait tout pour ne pas tomber dans la catégorie du touriste, ni celui d'un touriste qui échouerait à être un voyageur. Le regard de Flaubert est celui d'un futur écrivain en voyage – que les paradoxes n'ont jamais rebuté : « On m'accuse d'égoïsme, et je ne crois pas plus à moi qu'à autre chose. J'aime la nature, et la campagne me semble souvent bête. J'aime les voyages, et je déteste me remuer[4]. »

C'est au retour d'Orient que Flaubert, se mettant à la rédaction de *Madame Bovary*, expérimente pour la première fois un type d'écriture qui rompt avec celui qu'il avait jusque-là pratiqué. La beauté des paysages admirés au fil du voyage, la contemplation des monuments égyptiens, grecs et romains, la fréquentation des musées d'antiques et de peinture, tout se lie pour changer son regard : « Il se prépare en moi quelque chose de nouveau, une seconde manière peut-être[5] ? »

Comment se sont donc manifestées les prémices de cette mutation pendant le voyage en Orient lui-même ? Quels sont les indices qui permettent de caractériser la spécificité du mode de présence flaubertien à l'Orient ?

---

[1] Lettre à sa mère, 14 novembre 1850.
[2] « Correspondance inédite entre Maxime Du Camp et Jules Duplan », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 30, 2014, p. 121.
[3] Urbain, *op. cit.*, p. 135.
[4] Lettre à Louise Colet, [20 mars 1847].
[5] *Corr*. I, 704.

Tout d'abord, même s'il ne répugne pas à collecter divers souvenirs[1], Flaubert ne voyage pas à la recherche d'objets ni ne désire ramener un témoignage matériel de son périple. C'est son esprit, son être tout entier qui sont en charge de conserver l'empreinte indélébile du voyage passé : pour cela, il faut « [s']infiltrer goutte à goutte[2] » les choses, les absorber en soi. Dès 1845, il avait imaginé comment, un jour il visiterait Naples : « sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura le temps de venir et de bouillir à l'aise, je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage[3] ».

S'il aspire à « s'incruster dans la couleur de l'objectif », c'est en un sens tout intellectuel, sensuel et esthétique. Et l'incrustation n'est qu'un préambule à l'absorption du moi dans ce qui l'entoure. Flaubert est alors à mille lieux de ce régime de l'incrustation matérielle et pérenne que pratiquent nombre de touristes sur les monuments et les sites naturels, sous la forme d'indiscrets graffitis[4]. La dynamique est exactement inverse, nettement orientée de l'extérieur vers l'intérieur où il s'agit d'accueillir voire de recueillir le monde. Ayant absorbé le monde, Flaubert peut en retour se laisser absorbé par lui dans un double mouvement de fusion qui, spécifiquement durant le voyage, a pour effet de révéler la « *mélancolie de la matière*, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets[5]. »

De même qu'il est un lieu d'échange privilégié du moi avec le monde, le voyage est pour Flaubert une disposition d'esprit qui se cultive – voire une philosophie qui s'acquiert. Le voyage est facteur de profonds changements :

> Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble[6].

---

[1] Entre autres objets, des pieds et des mains humaines dorées, des momies de crocodile et plusieurs morceaux de temples grecs.

[2] *Corr*. I, 726.

[3] Lettre à Alfred Le Poittevin, 1er mai [1845], *Corr*. I, 226.

[4] Voir Stéphanie Dord-Crouslé : « Inscrire la mémoire de soi dans les lieux visités : pratique et réception des graffitis par les voyageurs du XIXe siècle », Sarga Moussa et Sylvain Venayre. *Le voyage et la mémoire au XIXe siècle*, Créaphis Éditions, p. 321-337, 2011, Silex. Une version « soft » du graffiti se trouve chez les touristes du Righi : « Presque tous les touristes portent de longs bâtons, sur lesquels on fait marquer au fer rouge les noms des *sites* fameux, par eux visités. Cette mode-là m'agace d'une façon violente, et je me retiens pour ne pas insulter les imbéciles fournis de ces branches. Tel est mon caractère » (lettre à sa nièce Caroline, 1er juillet [1874]).

[5] Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 février 1859, *Corr.* III, 16.

[6] *Corr. I*, 709.

Cette humilité s'accompagne néanmoins d'un « mépris[1] » accru et généralisé pour le genre humain dont Flaubert affirme avoir découvert à cette occasion des facettes peu reluisantes. Aussi le voyage laisse-t-il finalement le jeune homme face à lui-même :

> L'égoïsme aussi se développe raide, à force de voir tant de gens qui vous sont plus étrangers que le bouquet de lentisques du bord de la route. On ne pense qu'à soi, on ne s'intéresse qu'à soi, et l'on donnerait la vie d'un régiment pour s'épargner un rhume[2].

Néanmoins, cet « égoïsme » se révèle être la compensation interne d'une inverse et large ouverture sur l'extérieur dont la formulation annonce la poétique qui sera dorénavant celle de l'écrivain :

> […] de tout cela : paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente, sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien, parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer que les maisons des villes[3].

Paradoxalement, c'est vraisemblablement parce que Flaubert s'est refusé à rédiger[4] un « voyage en Orient » qu'il a pu ensuite inventer un nouveau mode d'écriture qui tend à retranscrire et à importer en littérature la manière dont il a voyagé, de façon particulièrement décisive, en Orient.

La succession des départs sans retour possible donne par exemple naissance à ces « mélancolies du voyage qui sont peut-être une des choses les plus profitables des voyages[5] », vraisemblablement parce qu'elles ont préparé Flaubert à cet autre voyage que sera l'écriture. Le romancier s'est effectivement toujours montré friand de cette métaphore classique conjoignant les deux domaines. À la veille de commencer *Bouvard et Pécuchet*, avec une certaine préscience, il lui « semble [qu'il] v[a] [s]'embarquer pour un très grand voyage vers des régions inconnues, et [qu'il] n'en reviendr[a] pas[6]. » Rien d'étonnant donc à ce que Flaubert considère que « Voyager doit être un travail sérieux[7] » puisqu'écrire et voyager se pensent sur le même modèle. Ces deux manières d'être au monde se fondent d'ailleurs sur une semblable mise en mouvement qui les dépasse, sur une aspiration dynamique à un au-delà inaccessible. En ce qui concerne le voyage, le désir

---

[1] « J'ai beaucoup pratiqué l'humanité depuis 18 mois. Voyager développe le mépris qu'on a pour elle » Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr.* I, 746.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] « Savez-vous […] quel sera quant à moi le résultat de mon voyage d'Orient ? ce sera de m'empêcher d'écrire jamais une seule ligne sur l'Orient », *Corr.* I, 652.

[5] 637

[6] Lettre à Tourgueneff, 29-VII-1874 ; IV p. 843-844.

[7] Lettre déjà citée à Alfred Le Poittevin, 1er-V-[1845], *Corr.* I, 226.

en est perpétuellement insatisfait (« j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner[1] ») voire il s'énonce comme structurellement irréalisable (« Je rêve des voyages d'Asie, aller en Chine par terre, des impossibilités, les Indes, ou la Californie[2] »). Quant à l'écriture, elle est soutenue par la définition d'un but aussi clairement énoncé que lointain (« J'en conçois pourtant un, moi, un style : un style qui serait beau, que quelqu'un fera à quelque jour, dans dix ans ou dans dix siècles, […] ») et elle dépend d'une extrême tension – nécessaire pour faire advenir l'œuvre – mais toujours décevante (Flaubert se définit comme « continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais[3] »).

Si Flaubert ne voyage certainement pas en touriste en dépit de l'importance qu'il accorde à « l'aise », il n'est cependant pas non plus un véritable voyageur qui ferait fi de toutes les difficultés pour assouvir sa passion. Il est d'abord un écrivain pour qui son voyage en Orient aura constitué une pause salvatrice après l'échec de *La Tentation de saint Antoine*. Il y aura trouvé un schème directeur, une structure à la fois féconde et rassurante car du voyage en Orient, il est revenu. Alors, dans les moments de détresse comme ceux qu'il traverse au printemps 1875, il se raccroche à cette analogie et la mue en étoile qui brille dans la nuit :

> Je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où, et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau[4] !

---

[1] Lettre à Ernest Chevalier, 9-IV-1851, *Corr*. I, p. 775.
[2] *Corr*. I, 709.
[3] Lettre à Louise Colet, [14 décembre 1853], II, 479.
[4] Lettre à George Sand, 27-[III-1875] ; Corr. IV, p. 916-917.